

II

Place d'Armes de Blida. — Les platanes infléchis. — Illumination. — L'orchestre. — La retraite aux flambeaux. — Les musiques. — L'indiscret. — Rêve de l'Arabe, — du nègre, — de la négresse, — de l'étranger, — du Blidéen, — de la Blidéenne. — Le soir de la fête. — La foule à Paris. — Comme on s'en tire. — Entrée au bal. — Le quadrille.

Voyez-vous cette petite place ? un hectare, bien peu s'en faut ; cent mètres de côté, nous dit l'arithmétique ; dix mille mètres carrés, ajoutez-elle aussitôt ; — tout entourée de maisons à arcades, le tout à angles droits, pris à l'équerre, tiré au cordeau.

C'est la place d'Armes, belle et jolie, fraîche et coquette ; une fontaine au milieu, et au centre de la fontaine, un magnifique palmier, — qui regarde, en face, là bas, la porte d'El-Kébir, le jardin Bizot, le jet-d'eau Bizot, — et en face, de

ce côté-ci, en prolongeant le diamètre, toujours droit comme une règle, et le tout pris au cordeau, — la rue d'Alger, belle et splendide, gaie de nature, et aujourd'hui toute joyeuse et frétil-lante, heureuse de la fête, heureuse aussi de la verdure qui la termine et qui semble fuir sous la porte, car tout ici se termine en verdure, en souriants reflets, calme bruissement, gazouille-ments d'amour, nappes d'ombre et de parfums. C'est partout, — partout gravé d'une main déli-cate, d'un burin qui ondule, — le bonheur du Blidéen, le sourire de la Blidéenne.

Et, tout autour de cette place d'Armes, en double rangée, symétrique et au cordeau, sur les quatre côtés, soixante-huit platanes, — c'est le géomètre qui nous le dit, le jardinier aussi. — Et pourquoi non soixante-douze ? D'un côté, deux en moins, pour que, du palmier, le regard fuie et se perde, en traversant le jet Bizot, sous les rians arceaux du jardin ; deux en moins de l'au-tre côté, pour que du même point, le regard fuie et se repose dans les joyeuses ombres de la place Zaouïa (1) ; soixante-douze moins quatre,

(1) Cette place, beau triangle allongé, était un square il y a huit ans et s'appelait alors place du

qui s'harmonisent à ravir avec les maisons qui leur font face, glorieux qu'ils sont, je leur passerais même d'être orgueilleux de leur belle venue, de leur taille élancée, du siège que leurs six branches, mettons-en sept, peut-être huit, forment, — c'est ravissant, — dès leur naissance, au haut du tronc, juste à la même distance.

« C'est moi, nous dit, en se frottant les mains, le jardinier, c'est moi qui les ai fait grandir ainsi. Ils en étaient encore à leur duvet, ces frais rameaux, que j'aimais tant ; ma main les prit avec délicatesse, et je les infléchi... Je ne vous dis que ça... Supposez, tourné en haut, le polisson d'une belle dame... Et je les vis grandir, grossir et s'arrondir, pousser des branches et du feuillu, — que je caressais, que j'infléchissais, que je taillais aussi... Jugez de mon bonheur, j'ai vieilli là-dedans. »

Et ce soir, tous ces beaux rameaux et ce cha-

Square; mais aujourd'hui elle n'a point de nom : qui veut en parler la désigne comme il peut. Après avoir vainement cherché et questionné, je l'ai appelée place Zaouïa, du nom d'une rue qui lui sert de base. Si l'on n'est pas content, que chacun fasse comme moi, et nous l'appellerons enfin de la résultante de tous les noms qu'on lui aura donnés.

toyant feuillage, jusqu'au polisson du jardinier, tout est illuminé. Comptez, si vous pouvez, les lanternes de couleur, folles de bariolage, de sourire et de gaieté, et tous ces lampions qui se dessinent en guirlandes, trapèzes et carrés, cercles aussi et toutes figures à imaginer ; comptez, — ici, tenez, rien que cette porte, cintre et montants, — un, deux, trois, quatre, cinq..., dix, vingt, trente, quarante, cinquante..., cent, deux cents, trois cents, mille... Assez, de grâce, je n'en finirais pas.

— Eh ! mais... Si je ne m'abuse, votre place est planchée ?

— Et tout autour, ces gradins à stalles, qu'en dites-vous ? et l'orchestre, le voyez-vous, gracieusement perché, comme suspendu sous les branches du palmier ? Mais n'anticipons pas ; prenons le plaisir comme il nous vient. La retraite aux flambeaux va commencer.

— J'ai vu souvent la retraite aux flambeaux.

— Tenez pour vrai que vous n'avez rien vu. Ici, vous en aurez par milliers, des flambeaux, et de toutes les couleurs. Ce qui distingue en général toutes ces retraites, c'est l'absence des lumières, et ce qui les caractérise, c'est la fumée de trois

torches qui précèdent les tambours, quelques enfants qui suivent douze musiciens, et le tout passant plus ou moins vite sous les fenêtres silencieuses d'habitants engourdis, quelques-uns en bonnet de nuit. Ici, ce n'est pas ça. C'est par milliers de gens, Européens en premier lieu, cinq mille, c'est peu compter, tant étrangers que Bli-déens ; et surtout, qui viennent après, renfort précieux, bruyant et animé, cinq mille Arabes, c'est le moins, Kabyles, nègres et Mozabites (1) ; tous en plein dans leur élément, pétris de fêtes et de fantasias (2), nés pour le fifre et le tam-tam, nés pour les danses et le bruit de l'air, la grosse caisse et les youyous (3), — qui se lancent comme des fous, se tassent et se ruent, penchés en avant sur un pas allongé, la figure hors de ce monde, l'oreille au son et l'œil tout à la lumière,

(1) Nom d'une race intermédiaire entre les Turcs et les Maures, qui habite le Mozabis, dans la Barbarie méridionale. (Bescherelle.)

(2) Courses usitées chez les Arabes dans les fêtes, et qui consistent à s'élancer de toute la vitesse de leurs chevaux, à revenir sur leurs pas, avec de grands cris, en déchargeant leurs armes. (Littré.)

(3) Cri des Arabes. — Latin, *io* ; ancien grec, *io* ou *iou*, cri de joie ou de douleur.

et le burnous qui flotte, ou fouette et bat l'espace, — et le tout qui va de rue en rue, sous les notes discordantes de différentes musiques, s'échauffant, s'animant, s'excitant et hurlant plus encore à mesure qu'ils avancent. Et au milieu de cette cohue, s'élargissant en cercle, le nègre à la face luisante, dont la lèvre se retrousse pour étaler de belles dents, — saute et danse et s'infléchit, fait claquer ses castagnettes de fer, se redresse en se donnant des grâces, la bouche ouverte et toute rouge, grimaçant des mains et des bras, et relevant vers l'autre genou son tibia droit mince et luisant. Voyez-vous là-bas ces nègres, dans un coin ?

— Je vous écoute, mais ne vois rien ; vous êtes grand, je suis petit, et je suis ici comme une sardine. Faites-moi faire un peu de place. Hé ! monsieur, descendez un peu votre tête !... Il ne bouge pas, il est sourd, je suppose.

— Vous êtes bon ! Croyez-vous que sa tête se démanche ? Regardez bien, vous verrez peut-être. Voici les Arabes qui défilent.

— Je vois leurs drapeaux. Je vois aussi des lanternes de toutes les couleurs, comme vous disiez, des croissants illuminés, qui se promènent dans l'air.

— Des triangles aussi, des trapèzes et des parallélogrammes, ne les oubliez pas. Quand je vous disais que vous verriez !

— Oui, mais je ne vois pas qui les porte.

— Huit heures et demie, mon cher, huit heures et demie, regardez votre montre.

— Cela m'avancera bien !

— Entendez-vous ce brouhaha ? Levez la tête, montez sur les pieds de monsieur.

— Qu'il y vienne !

— Tenez, voilà une dame qui veut partir, prenez sa place.

— *Que venga !* (qu'il vienne !)

— Si elle peut sortir, elle aura de la chance !

— Poussez fort, vous dis-je, nous arriverons au premier rang. Voilà que ça commence ! Entendez-vous le tambour ? Brrrrrr... C'est le signal. Po poum poum ; po poum poum... Ce sont les nègres, vous les voyez ? Et la musique des tirailleurs : pa, pa pa pa, — pa, pa pa pa... Et la trompette des chasseurs : pan pan pan, pan pan pan... Et les fifres au son criard, ce groupe que vous voyez là...

— Je ne vois rien...

— Pi, — fi pi fi, — pi, — fi pi fi... — Et les flûtes arabes, la grande et la petite, cornemuses

qui n'ont pas de sac, large bouton pour embouchure, où s'aplatissent les lèvres et se gonflent les joues, — connaissez-vous l'arabe, la *qosba* et la *djouák*?...

— Ça m'est bien égal.

— Et la *derbouka* au son métallique, castagnette de fer, qui domine tout : cla cla cla, cla cla cla... Et les tam-tams de toute sorte, les cymbales et les grosses caisses : zin zon zin, bo boum boum... On défile, on va sortir de la place, regardez donc ! Boum ! Boum ! Boum !

— Je ne vois rien, vous dis-je, rien que des lanternes qui se promènent dans l'air, des drapeaux qui les suivent, des croissants qui précèdent...

— Vous êtes bien heureux, pour vous l'illusion est complète.

— Un peu trop ; je commence à me...

— Aïe ! ganache, vous me montez sur les pieds !

— Eh ! monsieur, je suis fatigué de vivre d'illusion.

— Oui, mais c'est pour moi trop de réalité.

— Je voudrais bien pouvoir en dire autant.

« Pa, pa pa pa, pa, pa pa pa... Pan zin boum, pan zin boum. »

— Vous êtes indiscret, monsieur, ne me serrez pas tant.

— Eh ! madame, je suis fatigué de vivre d'illusion.

« Pan zin boum, pan zin boum ! »

— Les voilà dans la rue d'Alger ! Regardez donc, tout va disparaître, dix mille personnes qui l'enfilent. C'est d'ici bien plus beau, nous distinguerons toutes les musiques.

— Je commence à voir des têtes..., je distingue des épaules... Mais c'est comme une houle... Et les torches qui crachent leurs étincelles, et les perches qui balancent les lanternes... Mais c'est en vérité une lumière d'enfer !

— Un enfer de lumière dites plutôt. Et cette foule qui s'encaisse, comment la trouvez-vous ?

— Enchanté, mon cher, enchanté ! Demain, je porterai un banc.

— Oui, mais demain, nous n'aurons que la retraite nègre.

— Je porterai mon banc, vous dis-je ; il faut que je voie leurs tibias.

« Boum zin boum ! Pan zin boum ! »

Le sommeil passe là-dessus, un sommeil plein de rêves.

L'Arabe, jusqu'au point du jour, — hors peut-être les houris qui lui tendent les bras, — ne voit que lanternes et lampions et croissants illuminés, n'entend que zin boum boum, musique nazillarde, crachement de torches, crépitation de flamme et youyous prolongés.

Le nègre, croyant gambader, mesure du blanc de l'œil le cercle qui se forme autour de lui ; se demande où sont les bâtons de la danse privilégiée, et ramène en un songe béat son tibia mince et luisant.

La négresse se voit assise en attendant son tour, tient d'une main sa cape bleue, qui n'est point du tout un voile, et se promet, quand elle l'ôtera, de faire ressortir l'or de sa gaze par l'excentricité et la lubricité de ses déhanchements.

L'étranger, — celui qui put bien voir, — se berce vaguement sur des ondes de lumière, dans une atmosphère de feux de bengale, entre l'espoir de voir mieux encore et la crainte du mauvais temps. L'autre, — celui qui ne vit que des lanternes, des épaules et des têtes, — ne rêve qu'une chose, c'est qu'il court vers la place, tenant en main un tabouret.

Le Blidéen se sourit d'aise et contemple, sous

le rayonnement de sa joie, les festons de toutes les places et de la place d'Armes particulièrement.

La Blidéenne..., c'est ma rose qui dort, voluptueuse dans son parfum, les pétales quelque peu recourbés, plus fraîche encore qu'au grand jour, souriant dans l'avenir et combinant dans un long rêve tout l'éclat de son épanouissement. C'est tout son corps qui pense, son âme s'y est fondue. Le zin boum boum, dit-elle, et les lanternes, c'est bien beau, et ce feu de bengale bleu et ce jaune et ce vert, et ce rouge éblouissant qui entourera son front d'une auréole rosée; et cette foule immense qui se presse impatiente et les yeux réjouis; et surtout ce hardi plateau, trône des musiciens, qu'entoure le treillis le plus gracieux, dont les couleurs pleines de goût se marient à ravir. Oh! oui, ce trône suspendu, — car c'est de là que partira son bonheur, — ses jambes en frémissent, ses bras s'arrondissent, sa taille s'assouplit, son sein frissonne, son cœur palpite et son âme s'y perd.

Aussi, vienne le jour, quelle gaieté, quel gazouillement! Fera-t-il beau? Eh! qu'importe? On dansera sous le parapluie. Mais non, il ne pleuvra pas. Du siroco? Qu'il souffle à son aise,

les robes ne s'arrondiront que mieux, n'en seront que plus légères.

Huit heures sonnent, hâtons-nous. C'est la retraite, retraite arabe, à dansenègre. Bon voyage ! Courons vite à la place ! Dieu ! quelle foule ! On ne peut passer.

— Pardon, monsieur, laissez-nous passer, s'il vous plaît.

— Tout ce que je peux faire, mademoiselle, c'est de vous donner ma place.

— Que chacun fasse comme vous, et je serai la première.

— Il y aurait un moyen, mademoiselle, de n'être l'obligée de personne ; mais vous n'en voudriez pas user.

— Oh ! monsieur, quel est-il ?

— C'est de faire comme je fis un soir, le 15 août, à la place de la Concorde : de marcher avec les coudes, sur les épaules et les têtes, les jambes gigottant dans l'espace...

— Et si l'on me pinçait !...

— Un autre moyen, mademoiselle ; mais il faut que je raconte et vous êtes pressée.

— Ah ! monsieur, racontez, pourvu que j'arrive la première !

— Vous avez peut-être ouï dire que la reine d'Angleterre vint nous voir à Paris. Ce que c'était de foule, de la gare jusqu'aux Tuileries, littéralement comme le soir du 15 août ; impossible de bouger, à peine respirait-on. J'étais au premier rang, boulevard de Strasbourg, avec quelques connaissances. Le difficile, à Paris, c'est de s'en retourner, à moins que l'on ne veuille attendre l'ébranlement de la masse. « Nous en avons pour longtemps, dit la femme de mon voisin, bien belle personne en vérité et toute jeune encore. — Cela dépend de vous, madame ; si vous le permettez, nous marcherons au galop. — Comment cela, monsieur ? — Et nous suivra qui pourra, je ne jure que pour vous. Si votre mari le veut bien... — Trop heureux, mon cher, tirez-nous de là. — Mais je crains fort d'arriver avant vous. — Nous avons du jarret, nous vous suivrons. — Eh bien ! madame, prenez mon bras et quoi qu'il arrive, gardez-vous de lâcher. » Or voilà, mademoiselle, que nous nous mettons tous les deux, la femme et moi, je veux dire, à crier : « Gare là, gare là ! Il est fou, enragé !!! » La foule s'ouvre devant nous, se resserre aussitôt, s'ouvre toujours et toujours se resserre, tout en criant et nous laissant courir : « Gare là-bas !

enragé ! laissez passer ! fendez-vous ! enragé !!! »
Nous n'avions que la peine du galop, les gens
criaient pour nous. Inutile de vous dire, made-
moiselle, ce qui arriva ?...

— Qu'arriva-t-il monsieur ?

— Il arriva que... au retour du mari, nous
nous reposions depuis une heure.

— A se reposer, monsieur, je n'en veux pas.
Voyez, j'ai perdu du temps, je serais arrivée
déjà.

— Mais les grilles sont fermées.

— Nous passerons à travers.

— Mieux serait par dessus, mademoiselle,
comme ces enfants, qui se divertissent, là-bas,
sur le plancher, voyez-vous ?

— Qu'ils sont heureux d'être garçons !

— Ils n'en ont pas dormi, ils en rêvent depuis
huit jours ; vous seriez bien malheureuse.

— Silence les tapageurs !

— La musique, voilà la musique ! Ouvrez les
portes ! Si vous n'ouvrez pas, nous démolissons
tout.

— Vous êtes bien pressés ! Attendez qu'on
installe ces lampions ! encore un quart d'heure.

— Ah ! vous le passeriez beau, le quart d'heure !
Nous enfonçons tout.

— Entrez donc !

Et soudain, en masses pressées, coins élastiques, par centaines, sur les quatre faces, simultanément, pénétre, se dilate, s'élargit, prend du souffle et s'élance la foule, au galop, grand galop, hommes et femmes, tout mélangé, sous une voûte de lanternes, de guirlandes et de lampions ; c'est d'un aspect féerique. En un clin d'œil, tous les bancs sont pris, huit cents places au moins ; mais on se serre, on est complaisant, beaucoup même s'étagent par derrière. Et, par centaines toujours, en houle maintenant, — le galop est inutile, — la foule afflue et se pousse dans la salle. Les gradins à stalles, places payantes et trône réservé, six cents ou peu s'en faut, se remplissent avec calme. Mais les gradins et les bancs, ce n'est qu'une couronne ; c'est le milieu qu'il faut voir ! Comme des sardines, littéralement, de huit à dix mille personnes.

— Mademoiselle, etc.

— Je le veux bien, monsieur ; mais nous ne pourrons pas danser, on ne peut pas bouger.

— Nous resterons debout, nous nous regarderons. Cela n'empêche pas le sentiment.

— Mais, monsieur, si l'on ne peut pas danser... ?

— Nous sauterons fort, je donnerai du coude...

— Comme à la place de la Concorde ?

— Non certes, mademoiselle ; je ne veux pas que l'on vous pince. On nous fera de la place, vous verrez. Gare au serpent ! dirai-je.

— Si tout le monde disait comme vous ?

— Dans deux minutes, la place serait nette.

— Mais ce serpent, on pourrait croire que c'est moi.

— Oui, si l'on me prend pour Adam ; car Eve jamais ne fut plus gracieuse.

— Mais point du tout, monsieur, je ne veux pas passer pour un serpent.

— Et moi, croyez-vous que je veuille passer pour Adam ? Rassurez-vous. Mettons-y de l'âme et tout le monde vous admirera. On va commencer, je vois l'archet de M. Spitéri qui donne le mouvement.

« Pan, — pa pa, — pa pan ! »

— C'est un quadrille, en avant !

C'est qu'en effet, c'est un quadrille, quadrille de dix mille. Mon cher voisin, — philosophe, je le sais, — laissons au bal le temps de s'organi-

ser, de s'éclaircir, de s'échauffer, de s'animer, et voyons un peu ce qui se passe au marché arabe.

— Je vous avoue qu'il faut venir à Blida pour voir un tel spectacle. L'homme le plus sérieux m'en aurait juré, que je ne l'aurais pas cru.

— Pour vous, qui n'êtes pas d'ici, vous ne voyez là qu'une foule. Je regrette que vous n'ayez pas un mois de séjour : sans connaître le nom ni la figure des habitants de Blida, vous les distingueriez tous à un certain laisser-aller, qui n'est point de la négligence, un abandon naturel, qui n'exclut pas la réserve. Leur tenue est décente et soignée, toute digne, mais sans raideur ; leurs mouvements sont instinctivement polis, aisés, gracieux ; ce n'est point la bonhomie, c'est la bonté qui flotte dans leur sourire.

En quelques mois, qui habite Blida n'est plus ce qu'il était. Cela se comprend, on ne peut faire un pas que l'on ne soit enveloppé du sourire de la nature. Ne serait-ce que le jardin Bizot, il y aurait de quoi changer le caractère d'un ours, les manières, c'est certain.

Je ne veux pas vous en faire la description, car je n'en suis pas capable, et du reste, sans que vous vous en doutiez, ce que je vous en dis

là n'est que pour terminer ma page et avoir, pour la régularité de mon livre, quelques lignes au verso.

J'aime mieux le jardin des oliviers ; mais que l'autre est beau ! Je comprends qu'on le préfère. Tenez, rien que par l'entrée, tout autour du bassin, nous aurions de quoi faire un livre. Connaissez-vous le jacaranda *mimos æfolia*, si je ne me trompe ? Non ? Ne vous effrayez pas, c'est pour faire le savant que je l'appelle ainsi, c'est tout simplement le palissandre, qui n'en est pas moins beau. Mais.. ma page déborderait. Une autre fois, voulez-vous, grâce à M. Gay, qui m'apprend tous ces mots, je vous le décrirai en entier.
